

Caroline Bertoneche

La vie en pose.
Paris-New York

COLLECTION

forum
poésie

anagrammes

La vie en pose.
Paris-New York

Caroline Bertoneche

La vie en pose.
Paris-New York

COLLECTION
forum
poésie

© Éditions Anagrammes
ISBN 2-84719-075-9

anagrammes

Le Fruit de nos entailles

Les veines tailladées
Les entrailles de poulet
La main dans la fente
Les lèvres gercées
Qui l'empêchent de sucer
Ses bonbons à la menthe

La leçon d'anatomie du Dr. Machin
Les rayons du matin
Entrer dans l'abîme vaginal
Glisser ses doigts sur l'épine dorsale
Les craquements de la chair
Les cicatrices décousues
Un couteau à la main sans savoir que faire
L'intérieur d'un corps mis à nu
Les puanteurs de la fosse commune
Les cratères de la lune
Découper sa viande en morceaux
Tripoter ses morsures dans le dos
Se réveiller le cerveau en miettes
Encore une entaille dans la fenêtre
Une autre vie à extraire d'un giron
Réparer les âmes à coups d'incisions
Demain les blessures seront guéries
Et le fossé de se refermer
Sur nos vies meurtries.

La Chambre d'hôpital

Il sonne depuis une heure mais personne ne vient
Une minute de plus et il arrachera la seringue de son bras
Traversera les murs en silence ou fera une cape avec son pyjama
Pourquoi faire tant d'études si c'est pour le traiter comme un chien
Putain de journée qui commençait si bien
Putain d'insouciance qui ne nous protège de rien.

Le lit grince et la télé ne marche plus
Il s'obstine à rêver éveillé car il y a longtemps qu'il ne dort plus
Il s'est presque habitué aux senteurs de mort et d'urine
Mais il craint de ne pouvoir survivre sans sa dose de morphine
Tout le monde le dit, il est fort face à la maladie
Pourtant il souffre en secret de la lâcheté de ses amis.

Demain, il élaborera un énième projet d'évasion
Fastoche de passer inaperçu quand personne ne vous voit
Hier il est resté paralysé trois heures sur les toilettes sans savoir pourquoi
Mais tous les maux de la terre n'atteignent jamais les grands héros d'action
La solitude l'a rendu invincible et il a vu l'enfer
Dorénavant plus personne ne l'empêchera de se doucher seul
Ou de boire de l'eau dans un verre.

Par le trou de la serrure

De nouveau ce soir, il y a cette Ombre derrière ma porte
Elle a senti, comble de la Perversité
Que je n'aimais pas que l'on m'espionne de la sorte
Que je m'exhibais volontiers en public mais non dans l'Intimité
Je feins de la chasser quand combien même j'en ai besoin
Reviens, fantôme indécent, impardonnable Voyeur
J'entreprends de l'attiser avec un bout de sein
Reste, mon ennemi, mon frère – mon Spectateur !
Présence indispensable, compagnon de mes nuits et plaisirs solitaires
Sans Toi, mon Double dans le placard, je ne saurai que faire.

Araignées du soir: Cauchemar

Encore cette maudite Fatigue de ne pas dormir
Et toutes ces visions d'horreur à n'en plus finir

Ce soir, des monstres arachnéens ont envahi mon cerveau
Et j'ai renvoyé les rats de la veille dans leurs caniveaux

Il y a des araignées sous ma couette et des fourmis dans ma tête
Et ce cafard qui m'assaille quand la vie s'arrête

Les toiles de mes nuits dessinent des images qui rassurent
Et mon corps à mille pattes s'évade en longeant les murs

Dans la peau de la femme-araignée, plus rien ne m'intimide
Une seule menace possible : la tentative d'insecticide

Il y a un hibou sous une poutre inconnue, une lampe qui brûle
Des traces de peintures mystérieuses, des bêtes gluantes qui copulent

La Fée Arachnée a pris possession de ma chambre à coucher
Et sous son emprise infernale, j'hésite à me réveiller

En ouvrant un œil, j'ai bien encore le sentiment d'avoir rêvé
Et pourtant ci-gît le cadavre d'une araignée morte écrasée sur mon oreiller.

L'Enfer, c'est les nôtres

Épouvantable héritage
D'un étrange entourage
Pandémonium domestique
De Démons en bas âge
Des êtres-moustiques
Obsédants, aux quatre coins de la salle
Sanguinaires et sadiques
Qui piquent là où ça fait mal.

Désolante descendance
J'ai le cœur qui balance
Entre la peur et la peine
Le dégoût et la haine
Encore une tête que l'on coupe
À cracher dans ma soupe
J'ai le cœur qui étouffe
Mais c'est l'heure de la bouffe.

Honneur aux martyrs
Ou mépris des siens
Toi, tu n'as rien à dire
Tu es celui qui va bien
Affligeante normalité
Banalement diabolique
À l'avoir trop ingéré
J'ai des relents d'arsenic.

Rêve d'enfant

Rêve d'enfant où le Petit Prince est toujours charmant
Où les petites souris sont riches et les hommes édentés
Où les vaches sont mauves et les lapins blancs
Et des cartes crient mais ne pensent plus car Alice est tombée

Rêve d'instant quand Maurice aux pays des merveilles et des pets
Passe le cap dans la cour des grands, à l'instar de ses aînés
Puis se gratte en racontant à tous ses déboires
Et joue aux billes comme un seigneur des préaux à la récré
Pendant que Marcel s'interroge, le doigt dans le nez
Ou la couille gauche coincée dans la balançoire.

Rêve de géants verts et pomme d'Adam, d'un paradis sans méchants
Où Eve et Blanche pensent à la carotte en faisant un bonhomme de neige
Et la reine amochée, insomniaque, se fait la belle au bois dormant
Sans oublier les nains qui vécurent des jours frileux dans l'est de la Norvège

Rêve de tyrans, de traîtres déments quand j'y songe, O mon beau tapin!
D'adultes sans foi qui font la loi sans nous consulter
Où notre Père est au pieu pendant que cet affreux Joël et sa bande de crétins
Ont vu nos espoirs partir en fumée quand ils sont restés coincés dans la cheminée
Car, l'autre soir, le conteur de cette mauvaise fable a dit vrai
Que s'il éteint sa lampe de chevet, les espoirs du rêveur prennent fin.

Adieu les colombes !

Elle le torturerait en lui arrachant les ailes
Se défoulerait en lui écrasant la tête
Boirait son sang pour oublier
Étranglerait ses larmes jusqu'à s'égosiller
Chanterait sans elles
Couperait ses pattes décrottées
Détesterait la bête
Qu'elle a tant aimée.
Un jour elle lui dirait: « Dégage Blanche Majesté »
L'oiseau est mort
Et il se ferait la belle
Sans jamais confesser
Qu'il aura toujours tort
Même si elle lui a pardonné.

Le Crapaud

Créature visqueuse et informe dans un coin,
Le satanique prince charmant, moche et bondissant
Mon partenaire malsain, immobile dans le noir
Attend, dilue sa noblesse en crachats.
Elle s'imagine en train de le piétiner,
Sa chair molle collée à ses bas
Ou son corps caché dans une armoire.
Tu verras, je n'ai pas peur de toi
Pauvre rescapé des pluies
Aberration reptilienne, héros des mauvais contes
J'aurai ta peau quand cessent mes pleurs
Avant la fin de la nuit.

Déshonneur

Rond de jambes, et cetera.
S'incliner en rythme
Fière allure et torse bombé
Noyades et déconfitures.

Avis aux déshérités, amers
Bêtes et consciencieux
Laissés-pour-compte
Des chevilles gonflées

Enterrés dans la honte
Pour avoir protégé leurs arrières.

La guerre froide

Il prend un couteau
Et elle la porte
Attrape son pénis
Et elle son short
Elle veut sa mort
Et lui son argent
 Son agonie
 Son confort
Elle prendra le lit
Cassera la vaisselle
Tuera son chien
Et sa maîtresse
En plein été
Un fait d'hiver
Une secrétaire égorgée
Un foyer délétère
Elle a froid dans le dos
Le sang congelé
Lui des hémorroïdes
Et un viager
Il aime une femme cruelle
Celle qui abhorre
 Son agonie
 Son confort.

Miction impossible

Quatre fois qu'elle se lève
Et rien ne coule
Les jambes croisées, elle se tortille
Lorsqu'il dé-saoule
La main posée sur sa vessie
Elle s'impatiente
Releve le capot
Comme une petite fille
Irrigue ses os
Ou les titille.
Le clito rit
Au soulagement
Des urinaires
Pendant que s'assèche
Sa bulle d'ovaires !
Ce n'est pas malin
De pisser seule
Un samedi soir
En proie aux crampes
Les yeux dans le noir.

L'art de re-péter

Éloge aux odeurs insolentes
Aux estomacs noués
Aux coliques néphrétiques
Aux toux étouffées
Aux souffles anaux
Plein d'inhibition
Aux embarras masqués
Qui empestent la raison
À une nature puante
À ces fumées dans le dos
Au prout damné des hérétiques
Je vous dédie cette mélopée anaphorique.

Spleen routine

Ils se marièrent
Et eurent beaucoup de vent !
Une maison moche
D'affreux bébés
Des frais en poche
Des chiottes bouchées
Et des souris.
Une promenade
En amoureux
Dans les égouts
De leur petite vie
Des regrets pieux
Et pas de sexe
Sauf le lundi.
Des constipations
Un refoulement
Pas d'épargne
Plusieurs logements.
De mauvaises fois
Aucun piment.
Le rêve quotidien
S'en est allé
Sans laisser de traces
Un couple assis
En étrangers
La mort qui passe.

Acmé

Il a atteint le stade très pustulaire
D'une adolescence défigurée
De l'apogée des sens et des envies rentrées.
La guerre des boutons et des mutations
La haine du point noir et de l'autorité.
Il se rase le crâne, cultive bien sa barbe
Inexistante, quand vient le désir
D'une petite branlée.
Il tape dans les murs, brise les miroirs
Paroxyse les putes
Se fait plaisir dans le noir.
Adulte mais informe, il philosophe
Tient sa puberté, sans lâcher prise
Il gagne des kilos, perd sa dignité
Dit à ses parents,
D'aller se faire voir.
Il se martyrise, dans aucun format
Réprime des instincts, mais ne parle pas.
Une peau en cratères, trop de rougeurs dans le dos
Un neurone en moins, le sort d'un ado.
Il a plus vite fait
De se couper les veines
Que de s'attendre à rien
Que de crier sa peine.
Demain levé tôt, au petit matin
Les traits boursoufflés, le regard avide
D'un bonheur lointain.

Des raisons

Des raisons pour le quitter,
Je n'en ai pas.
Ses doigts dans le nez
Ses pieds dans le plat
Sa mauvaise fortune
Et son crâne tout plat.
De vieux démons
Ou bien des non-dits
Sa conversation, sa mère,
Ses amis.

Déraison d'une femme blessée !
Son pyjama sali
Son sperme ranci
De vieux reproches
Un vieux mensonge
Tout mon mépris.
Les mêmes détails
Qui s'éternisent...
Boucher la faille,
Passer l'éponge.

La vie en pose

Arrête de boire
Tes idées noires
De te mettre la tête
Dans l'urinoir
De faire la fête
Ou prendre du retard
De chanter faux
Ou te balader
Sans idéaux.
Te teindre les cheveux
Penser au Beau
En te maquillant.
Cyniquement vrai
Ce mort vivant
Qui perd l'esprit
En déconnant !
Tu me donnes envie
Tu me donnes la gerbe
Un cerveau vide
Une vie en herbe.

La petite mercière

Au coin d'un grand boulevard
Et d'une ancienne boucherie
Elle coud, et s'aveugle,
Sur des bouts de vie.
Raccommode en louchant
Sans argent
Morceaux par morceaux
Une aiguille sous la dent
Elle se mutile
Minutieusement.
La petite sorcière
Qui fait peur aux grands
Mère du dé à coudre
Des bobines de fils,
Ou du soutien-gorge.
Vend de la lingerie fine
Met du bonnet cent.
Un bas à varices
Trois gros boutons blancs
À bas l'avarice
Un dernier patchwork
Pour ces petits enfants.

Humeur canine

Compagnon des rues, l'animal pratique
A de gros besoins, sillonne les trottoirs
Pozzo et Lucky, la main dans la patte
Mordu par son maître, la laisse dans le bavoir.
Il porte la culotte, le canin fouetté
Un poil solitaire, ennemi des chattes
Imite son bourreau, parodie ses tics
Bavouille en se gavant, une bête ratée.

Il encaisse les coups et les grosses fessées
Subit les humeurs d'un dégénéré
Se gratouille l'oreille, en réfléchissant
Boit, aboie, traverse, et s'écrase
Est canonisé en tapis volant
Humilie l'humain de sa mini-tombe
Un spectre grognant qui revient hanté
Une vie détestable, chienne apitoyée.

Quand je pense à la niche d'esclaves que nourrit ce monde,
Je hurle en silence mais les bras m'en tombent.

Gériatrie

Il était une fois en Gériatrie
Des petits vieux en couche-culottes
Qui jouaient au mort, à la belotte.
Il était une fois aux jardins d'Arcadie
Le dos brisé, les mains ridées
Des petits vieux qui jouaient
Au bridge, à périr le premier.
Sans prostate ou sans dents
Ils se remémoraient la vie d'antan
Les jours bénis, les temps meilleurs
Une jeunesse chérie
Des esprits vivant ailleurs.
Ils narraient leurs exploits sexuels,
Inventaient des souvenirs improbables,
Accusaient leurs enfants d'abandon
Les haïssant d'être aussi cons.
Ma chère vieillesse, tu es ignoble !
Tu tues les tiens et nous accable
À peine une tranche de vie avalée
Qu'il est déjà temps de quitter la table.

L'origine du monde

Dieu, Courbet, ma mère et ses deux seins
Les jambes écartées, on voit le monde
Se dessiner comme un jardin, la chair à vif
Des arbres fleuris, deux amants nus
Bêtes et naïfs. Immortelle genèse qui se reproduit
A l'infini, en peignant de près nos déchéances.
Par césarienne, c'est bien plus propre que par le bas
Voie invincible de l'enfant-roi ! Puissant Macduff...
Sur son giron maternel, elle porte aussi la cicatrice
De ma naissance et j'en suis fière. Elle m'appartient !
Je tiens son monde entre mes mains. Elle a fait
Basculer ma tête entre ses jambes et ce n'est pas rien.
Ève a parlé, Ève a croqué, Ève a chuté et je suis née,
D'une mère endormie par tant d'insanités.
Le jour venu, le peintre a vu au fond de ce trou
Un cœur qui bat et des grosses joues...
Le choc d'une femme qui crée tout cela en un seul jour
Et non en sept, ça s'applaudit.
Jusqu'à l'épuisement de tous ses gémissements
Ou d'un seul cri, son sort est irréprochable.
L'Art d'une Madone aux pouvoirs divins,
La mère, l'enfant et son vagin, porteur de vie
Envié de tous, moi la première !
Aurais-je le courage d'en faire autant ?

De pousser fort en serrant les dents, ou de m'attacher
Sans concession, à un petit être qui sent mauvais
Marqué à vie par le péché de ses ancêtres
Et d'une mère aimante mais imparfaite.
L'homme a parlé sans se faire entendre.
La femme a rétorqué : « C'est mon enfant !
Que Dieu le protège ! » Le Père, l'Artiste
Ont bien une mère, bien que la mienne n'ait pas d'égale
Ni dans les cieux, ni sur une toile.

L'Inconnu dans le métro

Il m'a séduite entre deux stations
Avec sa peau mate et ses yeux globuleux
Ses *dreadlocks* magiques, vieux sieur
Endimanché, maladroit mais serein.
Ses mains étaient belles, forcément !
Le sourire crispé, la cravate tordue,
Le regard mal placé mais serein.
Trop grand pour certains, mais pas pour moi
D'une négritude lisse et appétissante
Comme un liquide sucré ou un fruit sec
Une pomme brune, fière et croquante.
Femme malhabile, j'ai pris la fuite
Sans mesurer les conséquences
Sans regretter l'odeur de l'homme perdu.
Je l'ai compris mais bien trop tard
J'avais pris goût à cette rencontre
Bien plus qu'il m'est permis de croire...
Pourrai-je un jour y repenser sans amertume ?
J'en doute, tant ça fait mal d'être orgueilleuse
Et inhumaine ; de rester de marbre
Quand l'homme vous touche malgré le bruit,
La peur, la honte, la foule et la raison.

Il a bravé les obstacles mais moi non
Faute à mes couches de préjugés et mon armure !
Femme maquillée, masquée, pas bien coriace
Elle se retire quand l'homme avance
Ou prend trop de place... Malheur à moi !
Elle me ressemble dans sa démarche, ses faux airs
De forte femme, en liberté et sans attaches.
Une noble mégère qui ne se laisse pas apprivoiser
Mais qui voit le beau et s'en souvient.
Un beau refrain, un sage moment de séduction
C'est en mémoire à tout jamais dans ses narines,
Ses ongles et ses pupilles. Elle la chérit
Cette splendeur d'Afrique en plein Paris
Qui lui a donné de quoi écrire avec espoir
De dérailler avec humour sans être aimé
Mais amoureuse de ses contours et de ses charmes
Jusqu'aux délices, bercés de larmes, de son retour
Entre deux rames.

Ode à ma voiture

O grand caveau mécanique de mes petits matins !
Mon tas de ferrailles, fidèle à chaque mouvement
Tout de gris vêtu, le rétro vers l'avant
Il emboîte ma démarche, mon essence
Ma vie... mes plaisirs automatiques !
Plus noble que le métro, plus libre que le train,
La machine a belle allure
Et se gonfle de carrosseries, quand bien même
Je la nourris, je la pneumatise et je l'astique !
Son air bag contre mon sein, son levier
Contre mes reins, je déraile et je me meurs
Sur un poteau, dans un fossé, contre un mur.
Elle me laisse des hématomes,
Un saignement de nez, un dos foutu mais
Que m'importe ! Il reste l'odeur du bitume
Et du gasoil sur mon vieux tailleur sale.
Une tache de pollution et de mauvaise conscience
Des trous dans mes cuisses, à contre-sens.
L'interdit, l'unique, rangés dans ma boîte à gants
Dean, Kerouac, la route, l'éclate
Prendre le large, une dernière fois. Toi et moi.

La promenade du matin

Errance, errance, en matinée
À la recherche du pain perdu
De jolies putes aux sans-abris
De beaux éboueurs aux sans-papiers
Tout est bien moche...
Mais ils sourient, tous ces zombies
Des petits hommes gris, des petits hommes verts
Du bruit, du bruit, des boulangers.
Il est trop tard pour tout changer !
Je reprends mon chemin, les ignorant
Pleine d'inconscience, chemin faisant.
Je n'ai plus jamais envie de dormir
On ne se refait pas, fille de la veille !
J'avoue, j'avoue, mon cœur est vide
Mon estomac veut de la chair fraîche
Et puis je bascule dans la folie...
Folle passagère ! Qui se prend pour qui ?
Pour une artiste, une somnambule,
Une insomniaque ou une vorace ?
Allez, refais fausse route comme
Chaque matin... À la recherche
D'une autre fin ! J'ai faim, bordel !
Personne n'écoute. Ils sont tous morts
D'indifférence à leur fatigue, bien
Enterrés dans cette routine des vieux matins
Qui ne leur donne plus de quoi manger
De quoi grandir ou espérer.

Un coup de baguette, et c'est fini !

L'agent immobilier

Gros requin des temps modernes
Les dents de la pierre blanche et du profit
Marionnettiste, matérialiste,
Le sourire caricatural
Je vous vois venir Mr. Lajeon.
Drôle de paronomase !
Non sans humour, il se présente
Met en avant sa qualité.
Il a les cheveux lisses et les mains propres
Séduit sa proie en bâtiment.
Une nouvelle acquisition ?
De belles demeures à estimer.
Il n'aime pas faire du sentiment.
Cet homme me plaît et c'est peu dire
Mais c'est de bon goût de le haïr...
Vil Apollon ! Un cœur damné
Maître du commerce et de la vente
De ses fausses promesses, j'en veux encore.
Même s'il sent le vice et le Léthé
S'il est à vendre, j'aimerais l'acheter !

Sa grand-mère

La vie est longue, grand-mère
Quand je ne te vois même plus vieillir.
Quand tu t'épuises rien qu'en râlant
La vie est longue, grand-mère
Quand tu mets une plombe à décrépiter
Quand tu ne meurs pas, même au printemps !
La vie est longue, grand-mère
Quand tu organises seule tes obsèques
Quand tu les paies mais n'y viens pas.
La vie est longue, grand-mère
Quand tu nous parles de nos échecs
Quand tu nous parles mais ne nous vois pas !
La vie est longue, grand-mère
Quand tu trimbales ton corps ridé
Quand tu t'accroches sans lâcher prise
La vie est longue, grand-mère
Quand tu prends le temps de nous écouter
Quand tu risques gros puis sauve la mise.
La vie est longue, grand-mère
Quand tu racontes ta drôle de guerre
Quand tu ne sais plus trop bien pourquoi
La vie est longue, grand-mère
Quand tu rêves de pardon ou de l'Enfer
Quand il faut continuer sans toi.

Gloire à Sappho

Dans sa petite chambre d'hôtel
Et ce n'est pas bien,
Elle se masturbe avec démençe
Et pense aux femmes.
Ce n'est pas normal ! Crie au scandale...
Elle panique et recommence.
Allez, venez sales séductrices !
Elle en redemande, pleine de ses vices
Ce bel attrait, cette belle manie
 Son homoféminité.
Elle se reprend en main,
S'agite, se meurt et se titille
À elle de guérir vite cette lesbiennite
Non assumée, non déclarée...
 « J'aime pas la bite ! »
Ça y est, elle a osé le dire sans le penser !
L'homme qui fait jouir, c'est dépassé.
Ça pique, ça brûle et ça sonne faux
Eros est double et il est moche
Il nous habite jusqu'au point G
Nous déshabille et change de peau.
Elle reprend du service sous l'oreiller
A bien du mal à dire « baiser »
Mais les amours propres, ça la dégoûte
Comme faire l'amour à des objets
Ou rester là, inerte, comme une poupée.

À quoi bon quand le plaisir attend
À chaque coin de corps.
Sur son front et ses seins nus
Dans une salle vide, un coin perdu.
Ces femmes reviennent et puis la hantent
« *Slippery blisses* » chuchoterait Keats.
 La petite mort
Le sexe des vieux et des artistes,
Tout l'intéresse mais que penser
De ses tendances qui la transportent
Sûrement du bien, elle est heureuse
Tout simplement et honteusement...
Elle recommence à chaque fois
Et s'améliore, comme à l'école.
Sérieuse, appliquée, à chaque caresse
La main aux fesses, ça ne rime à rien !
Grande de ses torts et maladresses, peut-être ?
Voilà la faille ! Peut-être pas ?
Des murmures, chatte noire et pussycat.
Elle s'imagine star du porno et de l'obscène
Assume son rôle et son pseudo mais avec bruit
Et congestion. La fin est proche !
Mais elle préfère être amoureuse
De ses fantasmes que d'un brave type.
Libre à vous de la honnir ou de la plaindre
Libre à elle de s'en moquer ou de se faire plaisir
Au risque de vous choquer.

Une chambre à moi

Je n'ai plus peur de Virginia Woolf !
Sur ce rythme-là et ces murs blancs
Je vois mon nom s'écrire en grand
Des pages qui s'envolent, de l'encre noire
Une nouvelle idée derrière chaque meuble.
Il suffisait de s'installer, elle avait raison
De prendre la plume dans sa maison
Sans que ne vienne nous déranger
Ni un amant, ni un loyer.
La liberté, le droit à toutes les inventions
Tel est l'état d'une femme en renaissance.
A Womb of One's Own... de quoi loger
Toutes nos essences! Puis on revit
À chaque instant, dans les détails de son confort.
On se protège des parasites, noyé dans l'espoir
D'une création ou d'une pensée.
Pas de ménage ni de corvées, elle se concentre
Se laisse aller à sa lenteur, aux murmures
De ses folies et de ses peurs. Il a fallu bien trop attendre
Pour que la femme écrive, seule et installée,
Non dans le boudoir ou près de l'évier
Mais dans son fauteuil, entre la fenêtre et l'encrier.

Bravo, Madame, pour vos écrits !
Je ne vous vois plus depuis deux jours et pour cause.
Bonne et noble, elle l'est, mais mon dîner fut servi froid
Et j'ai failli mourir d'ennui. J'ai épousé une femme d'esprit
Dit-il, et je m'en félicite ! Elle s'isole, lit au lit,
Ne sort jamais ou cite Madame de Sévigné.
Voilà un homme qui devrait être fier
De cultiver une plante si rare
Qui bien que maîtresse de son destin
S'est nourrie des vers d'un même jardin
Avant de pouvoir faire chambre à part.

Les maux

Je n'aime pas ces maux qui ne veulent rien dire
Se mettre à mal, c'est épuisant
Le tour de dos, la fièvre jaune, la rage de dents
L'hyper connerie humaine, ça me fait sourire !

Les maux me manquent pour compatir
Avoir le sang chaud et sa maman
Je ne sais que dire des faux-semblants
Un cancer de l'intelligence et ça s'empire...

Je ne vois d'autres maux à vous prescrire
Un rhume de cerveau et des coagulants
À la saison des glaires et du printemps
C'est infectieux comme bien mentir !

Rouge séduction

Il y a des roses, des empâtements
De l'abstraction dans un bouquet
Du gris en fond mais pas de tristesse
Une nature qui s'exprime en décalé.

Il y a un vent moderne sur cette toile
Qui peint des fleurs mal maquillées
Un faux air de pute et de souillon
Sur ces tiges coupées dans du carton.

Il y a de la jeunesse morte en pleine nature
Qui laisse des couleurs en s'en allant
Des cris rouge vif comme une goutte de sang
Qui fripe le tissu et le dénature.

Il y a enfin de l'espoir contemporain
Dans un vieux thème pas très déconne
La mémoire d'un temps piétiné comme ce pétale
Qui voit l'art flétrir dans une grande salle.

Les dents mortes

C'est l'automne et des caries rebelles
Ont envahi le pays...
Elles ont pris d'assaut mes gencives
Comme le dentier d'une vieille mémé
Ont détruit ma paix d'esprit
Et mes plus fastes grasses matinées.
Brisé, l'émail de ma bonne santé.
J'ai joué à la roulette rose et j'ai perdu
Mon sourire, mon argent et mon appétit.
D'une lumière blanche, d'une langue pâteuse
Il ne reste rien, à part un fil,
La petite souris sous l'oreiller et un calmant.
Le sommeil réparateur, dit-on
Et le réveil alors... à quoi bon ?
Me voilà affûtée d'une digue et d'un bavoir
Opérez, il n'y a rien à voir !
Cet air crispé, ces yeux hagards,
Anesthésiés. M'ont-ils menti ?
Vais-je perdre mes dents un soir d'été
Entre la sieste et le dîner ?
Au menu, un streptocoque et du Bordeaux.
Je crache du sang et je perds les eaux.
Pas vraiment ! Juste quelques tissus nécrotiques
Un traitement canalaire et de la musique classique.
Demain, j'arrête les frais et je quitte tout
J'enterre mes dents et ma fatigue dans un grand trou.

Le vieux travesti

Il s'est entravé dans ses talons
Cassé, usé par trop de mascarade
A remis en place ses faux ongles
Et sa vieille perruque blonde.

Ca fait bien longtemps qu'il marche ainsi
Un peu de travers et sans attentes.
Ce pénis en trop, il le maudit
Ce troisième bras, ce surplus de chair...

Chaque jour, il le serre fort, priant qu'il tombe
Tomber ! Hier justement, il est tombé
Son mascara avait coulé et son collant
Avait glissé en se trouant comme un filet.

Un jour, il se montrera nu et sans un poil
Un homme fait femme, à en faire rire, tant ça fait mal.

Les petites choses

Il l'a touchée avec ses petits doigts
Il l'a frappée avec ses petits bras
Elle s'est prostituée avec son petit minois
Il m'a culpabilisée avec sa petite croix
Il m'a endoctrinée avec sa petite Torah
Elle m'a saoulée avec sa petite voix
Ils ont rendu l'arme sous le joug d'un petit roi
Ils se grillent le cerveau au nom d'une petite foi
Ils me terrorisent avec leur petit Allah
Elle s'est creusé la tête avec son petit pois
Ils l'ont privé de soupe et d'un petit toit
Il s'est canonisé seul avec son petit Moi.
Chez les grands donc, il n'y a que ça :
De la petitesse qui dicte ses lois.

Ode à la burne grecque

Keats me pardonnera ce pastiche blasphématoire
Lui qui aimait le graveleux bien autant que son art.
J'ai souvent pensé aux testicules manquants des statues divines
Ceux que l'on cache volontiers sous quelques épines,
Ceux dont sont privés les jeunes mâles dans tous les musées,
Ces burnes disparues au même titre qu'un nez
Ces sachets de chair perdus dans nos villes anciennes
Ceux que la Grèce phallique à laisser périr dans les ruines d'Athènes.
Malheur alors à tous ces *kouroi* émasculés
Qui ont plus de cheveux que de masculinité.
Que l'avenir les préserve, à un organe près
Qu'ils puissent parader nus et mourir entiers.
Je pense à ces burnes comme de l'ancien temps
Celles qui manquent aux artistes pour aller de l'avant.

La ballade du jeune ivrogne

Pour la première fois,
Chez le pâtissier de mon quartier
Un jeune paumé m'a prise à partie
Il puait la vinasse et voulait un croissant
Il m'a pris le bras
Et m'a soufflé dessus à plein nez
« Trop de vin ? » ai-je répliqué.
C'était dit, je m'étais moquée !
« Tu vois un nez rouge sur mon visage ? »
Il était vexé. À lui de m'agresser.
« Madame, tu m'as manqué de respect ! »
L'arrogance et l'ironie d'une femme.
Insoutenable ! À lui de s'effondrer.
De se prendre la vitrine en plein nez.
Le commerçant, patient, méfiant
L'escorte dehors. Quelques mots d'arabe
À l'oreille. Me rassure, le tour est joué !
J'avais ri, en effet. Je n'aurais pas dû
(J'étais pressée) sortir de ma bulle.
Je n'aurais pas su quoi dire (j'étais fatiguée).
Je nie en bloc. L'erreur banale !
Mes excuses, fausses, il est saoul
Mais pas con. « Sur Dieu et le Coran,
Je te pardonne. » Tu as l'air bonne !
Ce n'étaient pas des avances.
Il me pardonne mes offenses,
Lui qui ne marche plus droit
Et enfile sa veste du mauvais bras.

Il remonte sa manche gauche,
Expose un torse de condamné.
« Tu vois ces cicatrices, des coupures,
Une pour chaque année passée en prison.
Je recommencerais. J'en ai rien à foutre ! »
Onze ans et cinq mois. Il venait de sortir.
J'étais confiante dans mon horreur. L'horreur !
Triste aussi. Hypocrite. Une statue. Une pleureuse.
Une vestale vidée. Une mauvaise conscience.
Bizarrement à l'aise, je lui serre la main.
C'en est trop, il n'a pas vu l'heure !
Ras le bol de jouer les samaritains.
Pourtant, onze balafres fraîches
Des points de suture sur un malfrat,
Quelques exhalaisons d'alcool
Et des éclairs au chocolat. Il s'en faut !
« Je me suis coupé pour me libérer. »
Il parle tout haut. Je commente.
Autant de fois qu'ils l'ont sodomisé ?
Je marche vite. Il me suit et crie.
Je prends ma lâcheté à deux mains
Je préfère lui donner un billet
Que mon embarras ou ma fierté.
Il sort une bouteille de coca
« D'accord, je bois ! Mais pas tant que ça. »
Son vin blanc a des odeurs de pisse
Et une drôle de couleur. Pas si drôle que ça.
J'en ai marre d'épiloguer et de me flageller.

.../

Y a-t-il plus glauque comme fin de journée ?
On se croirait dans un film indépendant
Ou dans une pièce de Tennessee Williams.
Il a fait chaud et son esprit a tourné.
Il s'est ouvert à l'extérieur à grandes engorgées.
Moi, j'ai fermé ma grande gueule !
Loin des barreaux, il a fêté sa sortie.
M'a pris la main, a baissé les yeux
Et n'a plus rien dit.
J'ai rejoué la scène toute la nuit...

Que du malheur !

Je vous demande de sourire et de blanchir vos dents
Je vous assomme du pire et vous somme de faire semblant
Je vous maquille de truismes et vous empêche de penser
Je vous dis qu'il faut salir votre jeunesse et bénir vos péchés.

Vous me vendez du béton, de la bêtise et des sacs d'illusions
Vous m'incitez à me battre en dorant ma prison
Vous me dites de m'engager auprès d'affreux bureaucrates
Vous me rappelez que pour survivre il faut leur caresser la patte.

Je décline vos offres et pleure les beautés perdues
Je refuse, pour mes avancements, de montrer mon cul
Je m'insurge inutilement de ce culte des leurres
Je m'obstine à penser que ce n'est pas « que du bonheur » !

Vous aurez bientôt tort d'avoir ainsi tué les poètes
Et je me réjouis du jour où l'art reprendra la tête.

Le sort des biches

Elles se sont reproduites, la belle affaire
Ce désir de créer, qui ne tourne pas rond
Ca pète, ça grossit, ça sent le vice et sa varice
La vile excroissance d'une animale en pâmoison.
Bambi, bambin, des bambinos plein les reins !
Une pêche bien ronde et son ballon dans l'utérus
Ces corps lactants qui protubèrent parmi les saints
Ceux qui prennent vie, la main sur les tétons.
Ca descend vite comme un besoin, dans la sueur
Les descendantes primitives de l'Immaculée Conception.
Elles sautillent seules, dans ce pieux cycle de gestation
Et accouchent vite, dans les buissons, sur sautes d'humeurs.
Si seulement les courbes de la nature étaient mieux faites
On ne nous permettrait pas, au premier cri, d'être aussi bêtes.

Baby shoes

Petite crevette, je t'ai coincé entre mes seins
Là où mon lait coule dans ton sang
Pour te poignarder entre les reins
Quand ta sale fièvre changera de couleur
Et le son de tes peurs, le diable au corps
Aura terni l'attrait de tes petites mains.
Si tu prends tes pieds à ton cou, de bon matin
Je t'étoufferai, tout simplement
Avec la corde de ton peignoir rose écaillé
Et si tu souris de tout l'émail de ta seule dent
Je la casserai avec toute la force d'un ouvrier.
Et si le Père a su congeler ton petit soulier
Avec la belle froideur de nos sentiments,
C'est au réveil de ce cauchemar réconfortant
Que j'ai retrouvé ta petite mine gueulante
La tête enfouie dans la chaussure de tes parents.

La vieille danseuse

Entre deux rides, elle m'a interpellée
Dans un coin perdu de son hospice
Tout en chansons et en supplices
Au coin de l'œil, une larme ravalée !

Comme si Degas, dans le monde moderne
Avait fripé sa peau de bronze
Quand, déchirée, sa robe de bal
A pris de l'âge et quelques cernes.

Entre deux vides, elle a radoté
Comme engluée, les pieds pendus
Sur l'échafaud de sa mémoire
Les anciennes voix de sa santé.

Je ne me lasse pas de ses redites
Quand elle valsait dans le vieux Paris
Ses muscles frétilants, tard dans la nuit
Elle a filé, bien, bien trop vite...

La fin de l'histoire

Encore seule, pardieu! C'est la poisse !
Écoeurement et solitude, avachie
Dans le caniveau des lassitudes
Seule encore, sous la douche, elle saigne
Ce matin, elle a insulté son vagin
A mordu sa langue, sans pleurer
Ou même dégueuler, comme une grande.
Elle ne se vengera surtout pas, bien pire
Elle l'oubliera...
En neuf mois, c'est fait, sa peine
Avalée, dévorée, digérée... Que dire ?
Plus jamais.

New York blues

Des exhalaisons puantes
Un métro qui gronde
Deux blocs qui fuient
La bourse qui s'effondre
L'Américain sans moyens
A mangé son argent
Au bout du trottoir
La fumée, la mort
Les sirènes du joggeur gisant
Le degré zéro de la décrépitude
Manhattan transpire
À la chute d'un géant
Harlem décadence
Ou des notes perdues
Dans une ville immense.

En transit

Sueurs d'aéroport
Et de halls blafards
Des adieux à ceux
Qui ne partent pas
Sages et cafardeux.
Les valises grésillent
Alcools et *duty free*
L'échange des monnaies
Dans la frénésie
Des derniers achats.
Toujours un nœud intestinal
Un toilette fermé
Ou un changement de salle.
Mère du décalage
Une fille de l'exil
La déesse du voyage
A une culotte de rechange
Et de l'Aquavil.
Chez elle nulle part,
Elle déteste les hôtesses
Et les au revoirs.

Metro Band

Des claustrophobes
Des suicidés
Des mendiants
Des agités
Un touriste
Une violoniste
Du rail
Du sang
Et du bétail
Des agressifs
Un banc
Des préservatifs
Du marbre
Ou du grillage
Des blasés
Des mères
De la rage
Un prêtre
Une boîte à rythme
Des poètes
Et trop d'images
Des luminaires
Un aveugle
Plus d'un vieillard
Des cloisons de fer
Mais pas d'espoir.

Marlboro lights

Lucky, lucky strike, Mike,
Strike me twice
And let me blow
Camel smoke and dizzy top
Let me loose
Or light my tip
Smoking hot
And hitting low
Feel my hip
Or stop the flow.

Jazz night

En souterrain, la ville résonne
À coup de basses,
De saxophone, couverte de plaies.
Encore un rappel pour les adeptes
De la discorde entre deux notes,
C'est John Coltrane qui nous ranime
Quand on se meurt au quotidien
Qui fait vibrer nos veines glacées
Et nos âmes molles. *Sentimental mood* !
Je suis d'humeur sentimentale
Et je vais mieux quand il me parle
Toujours ce son dans mes oreilles
Que je ne vois pas mais que j'encercle
Avec mes doigts comme pour l'apprendre.
Il est à moi, cet état-là, le *jungle sound*
Cette transe nocturne que je voudrais crier
Sur tous les toits, sans musiciens
Mais avec toi, génie des mots
Qui ne se prononcent pas ! Je l'articule
Ma peur du jour et des fins de mois
Sauf quand la mélodie est douce,
Belle pour toujours. La Fitzgerald !

Mr. Bechet, je vous respecte à tout jamais.
Il est trop tard, j'ai plus la force
De vous écouter. Mais je m'endors
En saluant tous vos talents. L'excès
De vos vies, du don qui coule à flot
De clubs miteux en piano-bars
Vous colorez l'Amérique blanche
L'espace d'un soir, à force de jouer,
Une musique libre, celle d'un Dieu noir.

TABLE

Le Fruit de nos entailles	7
La Chambre d'hôpital	8
Par le trou de la serrure	9
Araignées du soir : Cauchemar	10
L'Enfer, c'est les nôtres	11
Rêve d'enfant	12
Adieu les colombes !	13
Le Crapaud	14
Déshonneur	15
La guerre froide	16
Miction impossible	17
L'art de re-péter	18
Spleen routine	19
Acmé	20
Des raisons	21
La vie en pose	22
La petite mercière	23
Humeur canine	24
Gériatrie	25
L'origine du monde	26
L'Inconnu dans le métro	28
Ode à ma voiture	30

TABLE

La promenade du matin	31
L'agent immobilier	32
Sa grand-mère	33
Gloire à Sappho	34
Une chambre à moi	36
Les maux	38
Rouge séduction	39
Les dents mortes	40
Le vieux travesti	41
Les petites choses	42
Ode à la burne grecque	43
La ballade du jeune ivrogne	44
Que du malheur !	47
Le sort des biches	48
Baby shoes	49
La vieille danseuse	50
La fin de l'histoire	51
New York blues	52
En transit	53
Metro Band	54
Marlboro lights	55
Jazz night	56

Achevé d'imprimer
sur les presses d'**ICN**

64300 Orthez

Cité du livre

COLLECTION

forum
poésie

déjà parus

Pascale Moré
AU-DELÀ

Francis Coffinet
JE T'AI CONSTRUIT
DANS LA PROMESSE

Jean-Jacques Morvan
CÔTES DU TRÉGOR

Catherine Urien
CHANTS DE TRAVERSE

Carole Bréhat
GOÉLANE

Arturo Uslar Pietri
GRANADOS JAPONESSES
GRAVURES JAPONAISES

Annick Carré
UNE SAISON DE PIERRE

Éric Sivry
INTIMES

Bruno Marcon
CHRONIQUE DES JOURS D'AVANT

Henri Le Bellec
VOYAGES À VOIX HAUTE

Bruno Marcon
ÉLÉMENTAL
suivi de
ENTRE-DEUX

Henri Le Bellec
CHEMINS DU TEMPS INTIME

Éric Sivry
LES CELTES

Jean-Albert Guénégan
SI PATIENTE ÉTAIT LA NEIGE

André-Laurent Mathécade
ÉLOGES & DÉDICACES
Prix de poésie Orpheus 2007

Dionne Brand
LAND TO LIGHT ON
UNE TERRE OÙ SE POSER
Traduction de Nadia d'Amelio

Pascale Moré
LEÇONS DU SILENCE

Lydia Martin
POLYMNIA
Prix de poésie Orpheus 2008

Madeleine Stratford
DES MOTS DANS LA NEIGE
Prix de poésie Orpheus 2009

anagrammes

15, rue de la Poste – 22700 – Perros-Guirec